Document generated on 10/12/2024 2:13 a.m.

Lurelu

Perte d'innocence et débrouillardise

Marie Fradette

Volume 39, Number 3, Winter 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84183ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fradette, M. (2017). Perte d'innocence et débrouillardise. *Lurelu*, *39*(3), 77–78.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Perte d'innocence et débrouillardise

Marie Fradette

Quand les grands jouaient à la guerre est paru chez Leméac, en 2016. Dans ce roman, d'abord publié en 1999 chez Actes Sud, Ilona Flutsztejn-Gruda replonge dans son enfance, pendant et après de la Seconde Guerre mondiale. Avec sa famille, elle quitte la Pologne et s'exile, espérant trouver une terre d'accueil. Une suite d'errance, de déplacements risqués transforme à jamais l'univers de cette enfant née en 1930. L'auteure retrace ainsi la perte de l'innocence et la perspective du monde qui change inévitablement lorsque l'on vit la guerre de l'intérieur.

Contrairement à plusieurs romans sur le thème de la Shoa, ici, nous suivons le parcours d'une jeune fille et de sa famille ayant échappé à cette tragédie. Ce roman permet d'aborder des sujets parallèles qui contribuent à mieux saisir la situation dans laquelle vivaient les expatriés.

La guerre apporte son lot de misère, notamment le manque de vivres, qui crée chez l'humain un rapport différent à la nourriture. Le nomadisme obligé contraste par ailleurs avec la paisible vie que la jeune fille a vécue dans sa petite enfance. Son parcours atypique mérite qu'on s'y attarde avec les élèves. Dans un contexte de survie, les valeurs profondes s'en trouvent nécessairement ébranlées. Ce qui était mal dans un contexte de vie confortable devient parfois une nécessité tolérable. Voici quelques pistes à explorer.

Se nourrir à tout prix

Si la petite Ilona témoigne d'une enfance douce, du souvenir d'une «maison et de ses alentours comme d'un endroit de rêve», la guerre fait ses ravages et «laisse son empreinte terrible sur tout ce qui [vient] après» (p. 23). Le premier changement notoire dans cette nouvelle vie reste sans doute l'accès plus difficile à la nourriture. «L'épicerie où notre famille s'approvisionnait d'habitude était fermée, et on ne pouvait acheter de nourriture nulle part» (p. 25). Le manque a pour conséquence de développer un rapport différent à la nourriture. Invitez les élèves à mesurer les changements de mentalité qui vont s'effectuer chez l'héroïne. Depuis un premier choc lié à cette réalité, jusqu'à un renversement total des aprioris entourant la «bonne» nourriture, l'évolution d'Ilona est palpable : «Cette époque reste marquée pour moi par un évènement douloureux et révoltant. Maman décida que nous ne pouvions plus nous permettre de nourrir deux grands chiens […] Elle demanda à des soldats allemands de passage de tuer Mik […] ce fut le premier enterrement de ma vie» (p. 30). Cette première fatalité saura la préparer à la suite des choses. Plus le récit avance, plus l'héroïne prend conscience de l'état de manque dans lequel sa famille se trouve et ressent la faim comme jamais. «Pendant un certain temps, nous avions juste assez d'argent pour acheter nos rations de pain, une soupe par jour […] un bouillon de chou auquel on ajoutait un peu de farine pour l'épaissir» (p. 89). La faim pousse même à ingurgiter des choses qui seraient impensables en temps de vaches grasses : «Le ravitaillement était irrégulier […] nous allions au verger kolkhozien ramasser tout ce qui était mangeable […] il en fallait beaucoup pour remplir le ventre de nos cochons; nous en profitions pour remplir les nôtres avec des fruits pas assez mûrs ou, au contraire, trop blets, à nous rendre malade» (p. 114). Amenez ainsi les élèves à prendre conscience de l'instinct de survie éveillé par cette guerre.

Dans ce climat de manque, créé par l'arrêt des échanges commerciaux entre les pays, les autorités durent se résoudre à rationner les populations. Les gens recevaient des tickets de rationnement leur donnant droit à une quantité limitée de denrées, notamment de la viande, du sucre, du charbon, etc.

Malgré ce système, le manque est palpable : «Une autre expérience culinaire de maman visait à nous procurer du sucre. Nous avions des tickets de rationnement mais il n'y avait jamais [de sucre] dans les magasins. Et au marché, il était très cher. Maman a donc décidé de le fabriquer à partir de fruits de mûrier très sucrés qu'on trouvait partout en grande quantité […] Malheureusement, il n'est resté qu'un épais sirop qui a tellement durci qu'il s'avéra inconsommable» (p. 126). Prenez ce passage et discutez avec les élèves, d'abord de ce système de rationnement, puis par ricochet de la difficile réalité imposée aux gens dans des contextes de guerre.

Exode et débrouillardise

Si la faim et le manque de nourriture restent profondément ancrés dans cette période vécue par l'héroïne, les thèmes de l'exode, de la déportation, du nomadisme participent du discours et forme tout autant la jeune Ilona. Invitez les élèves à relever les différents lieux habités, l'état lamentable de certains abris ainsi que l'inconfort associé à la vie en commune. De Wilno à un kolkhoze d'Ouzbékistan (où elle vit seize mois) en passant par Namangan et Czertak, la jeune fille décrit en détail ces terres d'accueil souvent inhospitalières, mais dans lesquelles elle parvient, avec sa famille, à trouver un semblant de vie et surtout à s'adapter.

Au départ capricieuse, Ilona évoque cette première chambre qui «n'était en réalité qu'une niche dans le couloir avec un grand lit qui occupait presque la totalité de l'espace» (p. 68), puis la location de cette autre «petite chambre sombre et inconfortable, avec un sol en terre battue, sans lits et sans meubles [où ils] dormaient à même le sol» (p. 84). Néanmoins, le changement de refuges devient pratiquement une routine à laquelle la jeune fille se soumet. «Nous nous sommes installés dans notre cinquième logement, à Namangan – de nouveau une petite pièce sombre avec une minuscule fenêtre et un sol en terre battue» (p. 160). Puis, un déménagement à Moscou les envoie dans un grand hôtel «qui n'avait rien à voir avec les hôtels d'aujourd'hui» puisqu'ils ont été placés dans une chambre

avec «treize autres personnes, dont quatre couples, tous des Polonais». Un dortoir, pour tout dire. Amenez les élèves à découvrir le changement de perspective vécu par la petite à ce moment-là. Elle prend alors conscience du statut de fillette gâtée qui était le sien avant ces évènements.

L'adaptation est par ailleurs perceptible dans l'apprentissage des langues parlées par les différents peuples rencontrés. «Cette école était déjà la troisième que je fréquentais, le russe ma troisième langue d'enseignement et l'ouzbek, qu'on nous enseignait comme langue étrangère, était la cinquième langue que j'apprenais (après le polonais, le yiddish, le lituanien et le russe)» (p. 92). Sans compter les nouveaux enfants qu'elle rencontre, nouer des liens dans chacune des villes devient presque impossible. Abordez cette question de l'exil avec les élèves et tout ce qu'elle demande d'adaptation.

Renversement des valeurs

Faim, nomadisme, compétition, la période de guerre vécue par Ilona lui ouvre les yeux sur la nature profonde des hommes. Dans cette vie chamboulée, dans ce contexte particulier, l'héroïne prend conscience autant des bons comme des mauvais côtés de l'humain. Si certaines personnes ouvrent leur porte, partagent la nourriture, tendent la main, d'autres, au contraire, usent de tactiques moins courtoises. Le vol devient monnaie courante. Tout juste arrivée au kolkhoze, la mère d'Ilona transforme le petit terrain en potager. «Malheureusement, notre potager a suscité la jalousie et l'envie des voisins, et nos plus belles citrouilles ont commencé à disparaitre. J'étais furieuse, c'était comme si on m'avait volé mes enfants» (p. 116). Invitez les élèves à comprendre cette analogie. La nourriture, rare, essentielle, qu'elle fait pousser elle-même, devient sa survie, sa subsistance. Elle en prend soin comme la prunelle de ses yeux et ne peut comprendre le geste posé. La famille sera victime de vol à plusieurs reprises. Par exemple, la mère élevait une truie, qui meurt bêtement d'une crise cardiaque. Avec l'aide du vétérinaire, ils réussissent à garder la viande, mais se font piller leur cachette. «En cinq années de guerre, c'était la première fois que nous pouvions manger de la viande en telle quantité. Malheureusement, ça n'a pas duré longtemps car quelqu'un a trouvé notre cachette et notre viande salée a disparu un jour sans laisser de traces» (p. 129).

Mais le vol ne se fait pas que par des gens dans le besoin. Un exemple vient d'une trahison commise par un ami avocat qui leur rend visite pendant un certain temps, jusqu'à ne plus revenir. La mère se rend alors compte qu'il a volé un chandail. «Nous conservions quelques menus trésors vestimentaires pour des temps encore plus difficiles, pour "l'heure noire", selon une vieille expression polonaise […] Qu'est-ce qui était le plus triste, la perte d'un "ami" ou celle des illusions?» (p. 138) Cette question pourrait amorcer une réflexion avec les élèves.

À côté de cette perspective négative du vol, l'auteure apporte une vision différente dans laquelle le contexte permet d'expliquer certains comportements. «Comme tous les autres ouvriers, il sortait presque chaque jour de l'usine avec, cachée dans ses vêtements, une petite bouteille d'huile. Introuvable dans les magasins, elle trouvait facilement preneur à très bon prix. Ces acheteurs volaient eux-mêmes d'autres produits sur leur lieu de travail, qu'ils vendaient pour se procurer de l'argent, et ainsi de suite… Pendant la guerre, il n'y avait pas d'autre moyen de survivre […]» (p. 147). Si ces premiers pas dans l'univers du vol se font par des gens qu'elle côtoie, elle participera aussi à cette entreprise. «Nous organisions des expéditions pour voler des fruits chez les Ouzbeks […] C'était très excitant […] Nous avions élaboré plusieurs techniques […]» (p. 158). Alors que voler n'était en aucun cas acceptable, le contexte de manque tend à renverser les interdits. Dans notre société de surabondance, il serait pertinent d'inviter les élèves à réfléchir autour de ces questions morales.

Cette traversée vécue par Ilona plonge les lecteurs dans un quotidien de guerre – encore bien présent dans plusieurs pays – loin du vécu des jeunes Occidentaux. Cette histoire authentique permet ainsi d'offrir une perspective différente, celle d'une petite fille qui apprend et grandit en milieu hostile. Les questions morales soulevées, comme celles entourant l'adaptation et la «débrouillardise», participent d'une condition plus englobante, celle de l'adolescence. Les lecteurs trouveront dans cette Ilona une jeune fille chargée d'un bagage bien différent du leur, mais qui reste avant tout une adolescente.